Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 66 (2016)

Heft: 3

Artikel: Un document inédit : le journal de mobilisation 1914-1918 d'un officier jurassien

Autor: Jeanneret, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-630373

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un document inédit: le journal de mobilisation 1914–1918 d'un officier jurassien

Pierre Jeanneret

Pour des raisons familiales, nous sommes en possession d'un document original: le journal d'un jeune officier originaire du Jura bernois, rédigé pendant la mobilisation 1914–1918. Celui-ci se compose de 138 feuillets manuscrits, non numérotés, de format 12 × 19 cm. Il couvre la période allant du 16 juillet 1914 au 15 juin 1915. Il s'agit d'un «journal» au sens précis du terme, rédigé jour après jour et daté. L'auteur précise que, pour ne pas perdre son temps, il n'y consacrera que six minutes par jour! Chaque journée couvre une demi-page à une page, rarement davantage. Cela pour la période de service actif de 1914 (3 août–30 novembre). Pour celle de 1915 (2 mars–15 juin), la rédaction n'est plus quotidienne, mais relate des périodes de plusieurs jours. Sans doute ce document n'apporte-t-il pas de révélations majeures et ne bouleverse-t-il pas nos connaissances sur la Suisse pendant la Première Guerre mondiale. Cependant il corrobore, précise, voire parfois infirme ou du moins nuance ce qui était considéré comme acquis.

L'auteur commence par se présenter. C'est Robert-Henri Jeanneret (1885–1970), époux d'Augustine née Goy, qui est originaire du Chenit dans la vallée de Joux. Alors âgé de 29 ans, il est père d'un petit Robert, surnommé Bobby (15 mois). Il aura ultérieurement deux filles. Technicien horloger diplômé, il est directeur de la fabrique d'horlogerie familiale *Jeanneret-Brehm, Usine du Parc* à Saint-Imier, qui sera bientôt appelée *Excelsior-Park*. Il travaille en collaboration avec son frère Edmond et son père Henri. Il est officier de milice, avec le grade de premier-lieutenant d'infanterie.

Passons à l'étude de ce journal «de guerre», pour laquelle nous procéderons de manière thématique. Nous ne manquerons pas de situer les faits qui y sont relatés dans leur contexte militaire, économique et social.

De nombreux passages du journal se réfèrent à la vie familiale de son auteur, à sa «petite femme» et à son fils, qui résident pendant une longue période au Brassus. La fabrique *Excelsior-Park* y a aussi une succursale. Ces notations de nature privée ne présentent certes qu'un médiocre intérêt pour l'historien. Nous les laisserons donc de côté.

L'industrie horlogère suisse pendant la Première Guerre mondiale

Pendant ses mois de service actif, le Plt Jeanneret se préoccupe bien sûr de la situation économique qui découle de la guerre et de l'avenir de la fabrique. Re-

Pierre Jeanneret, jeanneret.p@bluewin.ch

latons brièvement l'histoire de celle-ci. Dans les années 1860, l'horlogerie jurassienne vit une mutation en profondeur. On assiste à l'émergence d'un nouveau mode de production: «la fabrication de la montre par procédés mécaniques avec comme corollaire la réunion sous un même toit des différents groupes d'artisans autrefois éparpillés».[1] Les écoles d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds, de Saint-Imier et du Locle naissent respectivement en 1865, 1866 et 1868. Plusieurs usines se créent. En 1866, Jules-Frédéric Jeanneret fonde l'atelier qui est à l'origine d'*Excelsior-Park*. L'usine prendra surtout son essor dès les années 1890. Elle se concentrera sur la fabrication de chronographes, rattrapantes et compteurs.[2] Dans l'entre-deux-guerres, elle produira de nombreux modèles hautement spécialisés de chronographes pour sportifs, médecins, etc. Sous la direction de Robert Jeanneret (l'auteur du journal), elle sera l'une des cinq fabriques horlogères les plus importantes de la localité, certes loin derrière les *Longines* fondées en 1867. Mais la crise horlogère des années 1970 conduira finalement à sa fermeture.

Les débuts de la Première Guerre mondiale se révèlent difficiles pour l'entreprise. En congé à Saint-Imier du 17 au 19 septembre, Robert Jeanneret constate que

> [...] les clients ne paient pas!!! et les fournisseurs veulent leur argent de suite! Tandis que les banques font des difficultés pour prêter de l'argent, même garanti par des valeurs de tout repos: Nous travaillons 3 jours sur 6 ici, c'est peu, mais personne ne peut faire mieux!! Il y a des masses de fabriques entièrement fermées. La misère guette beaucoup de pauvres malheureux.

Les choses s'améliorent cependant rapidement. Le 29 octobre, il note qu'«une forte commande de compteurs pour le gouvernement anglais vient de leur parvenir». En avril 1915, il est visiblement soulagé: «A la fabrique cela va assez bien, les commandes entrent joliment en compteurs, mais c'est le métal qui devient rare.» Et en juin, c'est l'euphorie: «A la fabrique, cela va mieux que nous n'aurions jamais osé l'espérer pendant la guerre! Les compteurs surtout sont très demandés. Des commandes importantes parviennent de l'Angleterre, de l'Allemagne, des Etats-Unis, de la Russie.» Notons que ce dernier marché disparaîtra après la révolution de 1917.

Ce que résume avec ses mots simples Robert Jeanneret dans son journal, c'est au fond la situation de toute l'industrie horlogère suisse en 1914–1918. A de rares exceptions près, comme celle de *Fleurier Watch Co* dans le Val-de-Travers, dont la production reste essentiellement horlogère, cette branche de l'économie suisse participe à la fabrication à large échelle d'armements et de pièces nécessaires à

1 «1866–1966. Centenaire de la manufacture d'horlogerie Excelsior Park SA», Le Jura Bernois, 11 novembre 1966. De manière générale, on consultera: Eugène Jeanrenaud, «L'horlogerie à Saint-Imier», in: Les Intérêts du Jura n° 8 (1953), pp. 153–158. Plus récents: Patrick Linder, De l'atelier à l'usine. L'horlogerie à Saint-Imier 1865–1918, Neuchâtel 2008; Pierre-Yves Donzé, Histoire de l'industrie horlogère suisse. De Jacques David à Nicolas Hayek 1850–2000, Neuchâtel 2009.

2 La rattrapante est une complication qui vient compléter le chronographe. Elle possède deux aiguilles, permet de chronométrer deux événements qui débutent en même temps et de chronométrer des temps intermédiaires.

ceux-ci pour les belligérants.[3] Il convient cependant d'apporter une précision. La fabrication de munitions implique de strictes mesures de prévention des explosions, difficiles à prendre dans des ateliers horlogers qui n'ont pas été conçus dans ce but. Quant à celle d'armements, elle nécessite des machines-outils spécifiques pour le tournage/fraisage des pièces, de dimensions largement supérieures à celles d'un calibre de montre. Les pièces concernées sont donc surtout de petits éléments de percuteurs pour fusils et mitrailleuses et des pièces détachées (porte amorce, masselotte, ressort, agrafe, goupille) des fusées d'obus. Comme le relève Pierre-Yves Donzé, «le passage à la production en masse de matériel de guerre dans les entreprises horlogères fait alors l'objet d'un débat éthique au sein du comité de la Chambre suisse d'horlogerie.»[4] Si pour certains, «ces fournitures ont pour résultat d'aider à la prolongation de la guerre, ce qui n'est dans l'intérêt d'aucun pays neutre», d'autres ont un point de vue plus pragmatique, voire un peu cynique:

> Il est exact que dans certaines de nos fabriques, on travaille nuit et jour à des fournitures d'engins de guerre. Sans compter que patrons et ouvriers y trouvent leur compte, c'est grâce à cela que nous recevons d'autre part des métaux, du pétrole et beaucoup d'autres denrées nécessaires à notre population. Du reste, les uns travaillent pour la France, d'autres pour l'Allemagne et l'Autriche et notre neutralité n'en souffre pas.[5]

C'est ce dernier point de vue qui l'emporte. De fait, l'industrie horlogère suisse travaillera à plein régime pour produire des armements et du matériel annexe pour les belligérants. «Le montant total des exportations horlogères suisses passe ainsi de 12,1 millions de francs en 1914 à plus de 20 millions de francs par année durant la période 1916–1918.»[6] Par l'une de ses remarques, on peut voir où Robert Jeanneret se situe dans ce débat à la fois économique et éthique. Il n'hésite pas à écrire en mai 1915: «à l'Usine, le travail va bien, nous avons beaucoup d'ouvrage pour les compteurs, livrés pour les gouvernements anglais et allemand. C'est de la vraie neutralité!!» *Excelsior-Park*, comme beaucoup d'autres fabriques d'horlogerie, a donc largement profité des commandes liées à la guerre. Comme le mentionne Robert Jeanneret, ces commandes ne sont pas des armements *stricto sensu*, mais essentiellement des compteurs, utilisés notamment dans l'aviation. On peut cependant déceler chez lui un certain hiatus entre, d'une part ses responsabilités de chef d'entreprise, et d'autre part ses fortes convictions chrétiennes protestantes ainsi que son dégoût de la guerre et son pacifisme, qui iront croissant.

La perception par Robert Jeanneret de la guerre européenne

Que sait Robert Jeanneret des opérations militaires des belligérants? Il faut rappeler que son journal commence le 16 juillet 1914, soit deux semaines avant le début du conflit. La tension est grande: «nouvelle grave que l'Autriche a déclaré ou est sur le point de déclarer la guerre à la petite Serbie!» (26 juillet); «le spectre de la guerre continue à nous hanter. L'Autriche a attaqué la Serbie; la Russie a

3 François Jéquier, Une entreprise horlogère du Val-de-Travers: Fleurier Watch Co SA. De l'atelier familial du XIXe siècle aux concentrations du XXe siècle, Neuchâtel 1972, p. 134.
4 Procès verbal de CSH, 28 avril 1915, in Donzé, op. cit., pp. 96–97.
5 *Ibid.*, p. 97.
6 *Idem.*

promis de défendre cette dernière, si elle tient parole nous avons la guerre européenne!» (29 juillet). Le fameux jeu des alliances se met en effet en branle, il amènera au cataclysme. En Suisse, on constate «un rush inouï dans les banques et dans les magasins. Les épiciers n'ont plus ni sucre, ni farine, ni riz, etc.» (29 juillet). Le 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie puis à la France: «La générale a été battue hier soir dans les rues de Saint-Imier, la catastrophe a donc éclaté, c'est la guerre!!» Le Conseil fédéral décrète la mobilisation générale de l'armée suisse, fixée au 3 août. 450'000 hommes entrent en service. Le bataillon d'infanterie 24, auquel appartient Robert Jeanneret, se rassemble le mardi 4 août à Tavannes pour occuper la frontière, répondant au dispositif mis en place par l'Etat-Major de l'armée.

Ce dispositif, très simple, et qui rappelle celui de 1870, s'articule ainsi: en première ligne, sur la frontière entre Bâle et Les Rangiers, sont déployées trois divisions, avec la mission d'arrêter l'ennemi le plus avant possible. Dans le secteur Düdingen–Berne–Bienne–Soleure, on trouve une réserve d'armée formée de trois autres divisions. Quatre brigades de montagne sont disposées en Valais, aux Grisons et au Tessin. C'est pour cette raison que la mobilisation de 1914–1918 a acquis son nom d'«occupation des frontières». A cela s'ajouteront des renforcements du terrain (tranchées de tirailleurs, fortifications, minages). On consolidera notamment la position du Hauenstein pour la protection du nœud ferroviaire d'Olten, et celle des Rangiers.[7]

Dans les semaines qui suivent la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, le danger pour la Suisse se situe clairement à sa frontière nord. En effet – et même si cet épisode est quelque peu oublié aujourd'hui – tout commence par une attaque de deux armées françaises en Alsace. Il s'agit clairement de libérer ce territoire occupé par les Allemands depuis plus de quarante ans. Mais ceux-ci ont massé des troupes dans la région de Bâle. Les débuts de l'attaque sont prometteurs, malgré de lourdes pertes, avant que celle-ci soit stoppée puis repoussée dans le désordre. Dans l'esprit de l'offensive à tout prix, les commandants font attaquer les hommes sans préparation d'artillerie. Comme l'écrit Pierre Miquel, «un mythe vient de disparaître: celui de l'attaque rapide et foudroyante 'à la baïonnette'.»[8] D'autant plus que les soldats français sont encore revêtus de leur «uniforme d'opérette» à pantalon rouge, qui en fait une cible idéale pour les mitrailleuses ennemies. De loin, les hommes du bataillon 24 «assistent» aux combats: «Nous entendons le canon, et percevons très bien les projecteurs (3) des forts allemands près de Bâle [...]. Les villages de haute Alsace ont été brûlés hier» (8 août). Mais rapidement, c'est la ruée allemande à travers la Belgique qui attire toute l'attention. La menace va donc diminuer d'intensité à la frontière nord de la Suisse. Apprenant la formidable offensive allemande à travers la Belgique et son avance vers Paris, Robert Jeanneret ne cache pas ses sentiments ardemment francophiles: «Pourvu que les Russes arrivent assez vite pour frapper fort du côté de Berlin.» Mais cet espoir sera déçu, on le sait, par l'écrasante victoire allemande de Tannenberg sur les armées du tsar (26–29 août 1914). Le 27 septembre, Robert Jeanneret, cantonné à Fribourg, monte au sommet de la cathédrale. Il y pense avec douleur au bombardement de celle de Reims: «C'est barbarisme [sic] dégoûtant.»

7 Hans Rudolf Kurz, Histoire de l'Armée suisse. De 1815 à nos jours, Lausanne 1985, pp. 60–61.
8 Pierre Miquel, La Grande Guerre, Paris 1983, p. 107.

Cet épisode fribourgeois permet aussi de mettre l'accent sur ses convictions protestantes très antipapistes! Il a notamment les Jésuites en exécration. Il apprécie la ville de Fribourg, «mais le nombre de pères, chanoines, prêtres, etc. que l'on y rencontre [lui] laisse une impression désagréable». En revanche, il juge les cultes militaires protestants «édifiants» ou «émouvants». En cela, il sera durant toute sa vie l'un de ces représentants typiques du Jura bernois, hostiles à la création d'un nouveau canton, considérant le Jura nord catholique comme arriéré économiquement et clérical.

En novembre, de passage à Lausanne, il regrette de n'avoir pu rencontrer son frère cadet, le Dr Maurice Jeanneret-Minkine, qu'il tient pour bien informé sur les affaires du monde. Mais ce dernier, succombant comme bien d'autres à l'enthousiasme pour la «petite Serbie» qui résiste héroïquement à l'immense empire austro-hongrois, s'est en effet engagé comme médecin dans l'armée serbe. Il séjournera dans ce pays de novembre 1914 à avril 1915, multipliant les opérations chirurgicales de blessés. Il sera confronté aussi au typhus exanthématique, qui fait des ravages dans l'armée serbe, et dont lui-même faillit mourir. Son ouvrage *Le typhus exanthématique*, paru en septembre 1915, où il met en évidence le rôle du pou comme intermédiaire de la maladie et préconise des mesures prophylactiques, sera lu et apprécié dans le monde entier.[9]

Ensuite les notations sur la guerre disparaissent quasiment de son journal. Cependant, lancinant, le bruit de la canonnade: «On entend beaucoup le canon (les gros calibres font un bruit semblable au tonnerre, soit bruit long et sourd), on l'entend surtout dans la direction d'Altkirch. On est toujours impressionné par ce bruit de mort!» (période du 20 au 22 mai 1915). On relèvera une curieuse remarque, alors qu'il est stationné à Laufon et que l'Italie entre en guerre contre l'Autriche: «C'est extraordinaire ce qu'on déteste les Italiens, en Suisse allemande! Moi je ne les aime guère, cependant [...] Tant cochons soient-ils, ils n'arriveront jamais à égaler les Allemands dans ce domaine!!» (24 mai).

Les activités militaires du bataillon d'infanterie 24

On observe d'abord que le bataillon opère de très nombreux déplacements, tantôt à la marche, tantôt en train. Rassemblé le 4 août à Tavannes, il gagne Reconvilier, Movelier puis Löwenburg. Le 12 août, déplacement jusqu'à Rossemaison, à 2 km de Delémont «par une chaleur torride. [...] Beaucoup d'hommes tombent le long du chemin.» Le 30 août, un dimanche, le colonel divisionnaire de Loys, furieux que les soldats puissent recevoir leur femme et «tirer un coup» [sic], ordonne une grande marche de toute la division à travers la forêt jusqu'à Brislach, dans le demi-canton de Bâle-Campagne. En septembre, nouvelles marches Delémont–Bienne–Düdingen (près de Fribourg), par pluie battante. Les activités militaires se résument souvent à la routine: école de section, inspections répétées, etc. Le 5 novembre, défilé du bataillon: «Nos hommes sont arrivés à faire un pas cadencé qui peut commencer à rivaliser avec celui des Prussiens (mais qui est contraire à notre règlement!). Il consiste à lever la jambe tendue le plus haut possible, taper le sol le plus fort possible avec la pointe du pied en avant et balan-

9 Pour plus de détails, voir Pierre Jeanneret, Un itinéraire politique à travers le socialisme en Suisse romande. La vie du Dr Maurice Jeanneret-Minkine 1886–1953, Lausanne 1991, particulièrement le chap. II, Médecin en Serbie (1914–1915), pp. 59–95.

cer les bras le plus possible.» On sait que le drill prussien et l'adoption du pas de l'oie sont alors l'une des marottes du très germanophile général Ulrich Wille! Alors que le mot «monotonie» revient souvent et affecte le moral de la troupe, «une chose intéresse beaucoup les hommes, c'est l'escrime à la baïonnette». L'auteur note leur entrain lorsqu'il s'agit de faire un travail pratique, utile, comme creuser des fossés de tirailleurs ou construire des passerelles en bois sur la Scheulte, petite rivière qui se jette dans la Birse. Retour à Delémont, puis Develier et Courroux: «Population extrêmement accueillante [...]. Ils aimeraient tant avoir des Welsches au lieu des Allemands [sic] qu'ils ont continuellement depuis 2 mois» (10 octobre). Le jour suivant, le Plt Jeanneret assiste à une démonstration «de notre pièce d'artillerie de campagne 7,5 [cm]». Or celle-ci montre des défauts de conception qui rendent difficile de tirer à une distance de 4000 à 5000 mètres. Et la manœuvre de ce canon n'est connue que des cadres. Nouveaux déplacements: Courcelon, Kessiloch (pont sur la Birse, qui est miné). Le 29 octobre, Jeanneret note l'adoption du nouvel uniforme de couleur gris-vert.[10] Fin novembre, c'est la démobilisation.

Le deuxième service actif commence le 2 mars à Tavannes. En train, la troupe gagne Balsthal, dans le canton de Soleure, puis est cantonnée à Langenbruck: «La population de Langenbrück est en général très aimable vis-à-vis de nous autres Welsches! Nous ne voyons pas trace de haine, pas même de la méfiance que d'autres croient avoir observée entre suisses allemands et romands.» Au Kessiloch (mai–juin 1915), il constate qu'ici un tiers de la population est contre l'Allemagne. Cette remarque nuance donc un peu l'idée reçue dufossé linguistique et des sympathies contraires pour tel ou tel belligérant qui auraient séparé de manière absolue Romands et Alémaniques pendant la Première Guerre mondiale.[11] Suivent des déplacements à Oberdorf, Itingen, Oberwil, Laufon, Rämel (cinq localités de Bâle-Campagne), au Kessiloch, où la section de Robert Jeanneret est affectée à la surveillance des ponts (minés) sur la Birse. Puis Mariastein avant la démobilisation à mi-juin 1915. Robert Jeanneret aura accompli environ 1000 jours de service pendant la mobilisation de 1914–1918. Mais son carnet ne couvre que les années 1914–1915. On manque totalement de renseignements sur ses périodes de service ultérieures.

Le corps des officiers

Les passages les plus intéressants du texte sont ceux que Robert Jeanneret consacre au corps des officiers et à la troupe, notamment au moral de celle-ci. La compagnie de fusiliers I/24 est composée de quatre sections, commandées respectivement par le Plt Maurice von Kaenel, de Bienne; par le Plt Robert Jeanneret (2e section); par le Plt Fritz Reiser, maître secondaire à Tavannes; enfin par le Lt Maurice Möckli, jeune instituteur à La Neuveville. On constate donc que ces quatre officiers subalternes sont tous jurassiens et appartiennent à la classe

10 L'uniforme de 1914 était composé d'un pantalon bleu, d'une veste d'un bleu plus foncé et d'un képi rigide à pompon. Le casque en acier, lui, ne sera adopté qu'en 1918.

11 Voir Pierre du Bois, Mythe et réalité du fossé pendant la Première Guerre mondiale, in: Pierre du Bois (dir.), Union et division des Suisses. Les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois aux XIXe et XXe siècles, Lausanne 1983, pp. 65–91.

moyenne. L'auteur du journal ne parle guère de ses pairs, avec lesquels il entretient de bons rapports.

En revanche, il brosse un portrait très négatif du commandant de la compagnie, un certain capitaine Jules Sunier, employé à la fabrique d'armes de Berne. Il déplore notamment l'extrême vulgarité de son langage envers la troupe: il «devient de plus en plus grossier avec les hommes; les mots merde, allez chier; tas de charognes, etc. etc.» sont d'usage fréquent et «nos hommes le détestent à mort, les sous-off. idem, ses chefs de section idem». Au soir du 24 octobre 1914, survient un incident que Robert Jeanneret qualifie de «krach». Le capitaine accuse ce dernier de «faire des Naine», c'est-à-dire des antimilitaristes et des révolutionnaires.[12] Jeanneret lui rétorque que c'est lui qui «fait des Naine» par son attitude envers la troupe. En avril 1915, le personnage est envoyé dans une école d'armuriers, à la grande satisfaction de tous, et remplacé par le Plt Grosjean promu capitaine.

Remontons dans la hiérarchie. Il se trouve que le commandant du bataillon est le major Henri Guisan. En 1913, alors qu'il n'était encore qu'officier de milice, il a passé de l'artillerie (dont il a enseigné la tactique dans les écoles centrales) à l'infanterie. Puis il reçoit le commandement du bat. 24, composé de Jurassiens. C'est avec cette troupe qu'il est mobilisé en 1914 et affecté, pour son premier service actif de 119 jours, au secteur frontière Lucelle–Pleigne–Movelier et à la région du Hauenstein.[13] Le Plt Jeanneret porte sur lui un jugement très positif:

> Le Major commandant du bataillon Henri Guisan de Lausanne mange avec nous depuis 2 jours. C'est un homme charmant qui a été envoyé en mission en France et en Allemagne peu de temps avant la guerre; il parle des 2 armées en connaissance de cause. Pour lui, l'Allemand est superbe comme dressage [sic] et travaux de rétablissement, tandis que le Français est remarquable parce qu'il bivouaque presque toujours et cuit dans les gamelles, ce qui réduit sensiblement le nombre de chars et entraîne mieux l'homme à la guerre. Le major nous donne des renseignements très documentés sur l'artillerie 75 [mm] française dont la portée, la rapidité de tir et la munition est supérieure à celle des Allemands; la portée du canon français pouvant aller jusqu'à 8000 m., celle de l'allemand 6000 m. seulement; par contre les Allemands ont beaucoup plus d'obusiers que les Français ce qui compense.[14]

Guisan a en effet effectué deux missions en 1910 et 1911. Il en fera deux autres, en 1916 en Argonne, aux Eparges et à Verdun, en 1917 sur le front en Lorraine et dans les Vosges. Il en tirera des rapports détaillés sur les armements, les tran-

12 Charles Naine (1874–1926) est l'une des grandes figures du socialisme des Montagnes neuchâteloises. Issu d'un milieu modeste, il suit d'abord une formation pratique à l'Ecole d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds, puis fait des études de droit. Antimilitariste et pacifiste, il est condamné en 1903 pour refus de servir. Rédacteur à La Sentinelle, parlementaire aux niveaux communal, cantonal et fédéral. Il fait une deuxième carrière politique dans le canton de Vaud, où il est l'un des fondateurs du Parti ouvrier socialiste vaudois moderne. Voir Rudolf Martin Högger, Charles Naine 1874–1926. Eine politische Biographie, Zürich 1966.

13 Willi Gautschi, Le général Guisan, Lausanne 1991, pp. 29–30.

14 En fait, la supériorité de l'artillerie de campagne française ne compensera pas la nette supériorité allemande en artillerie lourde à longue portée. Les soldats français en feront la cruelle expérience lors des terribles combats de la première année de guerre, comme le rapporte Maurice Genevoix dans son livre fameux, Ceux de 14.

chées, le transport des troupes et le moral de celles-ci.[15] Mais revenons à la mobilisation de 1915. Pour le major Guisan, la prise de garde est «le moment le plus important de la journée! et vraiment cette prise de garde dans un cadre pareil [la place devant l'immense église baroque de Mariastein] est un beau spectacle patriotique et militaire» (fanfare, port d'armes, salut au drapeau, etc.). Robert Jeanneret a même dessiné un plan de la cérémonie. Il ajoute: «Détail amusant à noter, et qui marque bien de quel côté vont les sympathies de notre major dans la guerre actuelle! Les 3 morceaux de musique habituels pour la cérémonie sont: Sambre et Meuse! Le Père la Victoire! et un pot pourri qui a pour refrain ou du moins des fragments de la Marseillaise glissés en douceur!!» Les accords secrets de coopération militaire avec la France conclus par le général Guisan en 1939, sans que le Conseil fédéral en soit informé, témoigneront de ses sentiments francophiles.[16] Curieusement, un témoignage familial infirme les propos laudateurs de Robert Jeanneret sur son supérieur. Il aurait «détesté Guisan pour des raisons de service» et témoigné au contraire beaucoup de sympathie envers le major Arthur Fonjallaz avant l'évolution de ce dernier vers le fascisme.[17]

Quant au colonel divisionnaire de Loys, le jugement porté sur lui est assez négatif. On se rappelle de l'épisode où ce dernier ordonne une marche le dimanche, alors que les soldats espèrent retrouver leurs épouses. «De Loys a agi comme un cochon», écrit alors l'auteur du journal. Deux hommes le lui ont crié depuis les rangs.[18] Le 2 novembre 1914, le colonel commandant de corps Audéoud assiste à un exercice d'attaque. Le Plt Jeanneret exprime son respect pour cet officier très compétent qui a «tout vu et bien vu».[19]

La troupe

Un grand fossé sépare alors le corps des officiers d'une part, les sous-officiers et soldats d'autre part. Il est immédiatement perceptible par l'uniforme: celui des officiers, gantés, est beaucoup plus seyant. Leur niveau de solde est plus élevé: un premier-lieutenant touche Fr. 8.– par jour. Celui des soldats est nettement inférieur. On sait que ce fait, s'ajoutant à l'absence de caisse de compensation pendant le service actif, a été l'une des causes de la réelle misère qu'ont connue des dizaines de milliers de familles suisses pendant la Première Guerre mondiale.[20] Les officiers bénéficient de surcroît d'une liberté de sorties beaucoup plus grande: ainsi, Robert Jeanneret peut s'éclipser le soir à Delémont et se «prélasser dans

15 Gautschi, op. cit., pp. 30–35.
16 *Ibid.,* pp. 113–140.
17 Voir Claude Cantini, Le colonel fasciste suisse. Arthur Fonjallaz, Lausanne 1983.
18 Suite à une prise de position de caractère politique dans la Gazette de Soleure, le Conseil fédéral ordonnera en 1916 des «sanctions disciplinaires» sévères contre le divisionnaire de Loys. Extrait des délibérations du Conseil fédéral (du 30 août 1916).
19 Alfred Audéoud (1857–1917) fait des études de droit puis une carrière militaire. Il est aussi professeur à la section des sciences militaires de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. Il est considéré comme un «grand professeur militaire, excellent tacticien, conducteur d'hommes à la fois ferme et bienveillant». «Description des noms géographiques du canton de Genève», concernant la Place du Colonel-Alfr. Audéoud: www.ge.ch/noms-geographiques/voie/geneve/place-du-colonel-alfr-audeoud (12.9.2016).
20 En juin 1918, on dénombrera 692'000 assistés en Suisse. Les historiens s'accordent pour estimer que c'est là l'une des raisons sociales de la grève générale de novembre.

une confiserie». Alors qu'il dispose d'une chambre chauffée chez l'habitant, la troupe dort sur de la paille souvent vieille, dans des locaux humides.

Robert Jeanneret, qui mettra en pratique ses idées sociales dans le cadre de la fabrique *Excelsior-Park*, écrit: «Il est dommage que nos chefs ne se mettent pas davantage à la place de la troupe, on éviterait si facilement de gâter le bon esprit de nos hommes.» Un exemple: en octobre 1914, le capitaine fait enlever les capotes aux hommes alors que la nuit est très froide à geler. Il relève encore la «grande fureur intérieure de nos hommes», après des manœuvres absurdes sur le pavé de Fribourg, suivies d'une marche jusqu'aux environs d'Avenches et l'exécution de tirs de combat. A cela s'ajoutent des congés sans cesse différés, les inspections, l'ennui qu'entraînent des activités répétitives, l'impression que le maintien sous les drapeaux est une mesure inutile. Les conditions atmosphériques difficiles de la fin de l'année 1914 jouent aussi leur rôle. Robert Jeanneret fait de fréquentes allusions au moral de la troupe, qui «a sensiblement baissé ces derniers jours». Ou encore: «C'est très regrettable, mais le moral de la troupe baisse un peu chaque jour», «Dégoût de faire toujours les mêmes exercices depuis 3 mois! Soucis pour la famille et son pain quotidien.» Il est vrai que le service de 1915, exécuté au printemps, et pendant lequel les soldats disposeront de meilleurs logements, sera plus agréable pour ceux-ci: «le moral de tout le monde est excellent.»

Malgré le réel intérêt que ce premier-lieutenant porte aux conditions de vie et au moral de sa section, il est significatif que les soldats restent anonymes. L'officier parle toujours de «la troupe» et des «hommes». De quelles localités jurassiennes viennent-ils? Quelle est leur profession? Nous n'en savons rien. Une seule exception pour le fusilier Kaiser, sculpteur, qui réalise à plusieurs reprises des travaux, de ces œuvres de caractère patriotique et un peu naïf qu'on peut encore voir partout en Suisse. Alors que la section est cantonnée au Kessiloch (mai–juin 1915), il «travaille à un monument intéressant, représentant un soldat du landsturm (en buste) avec une grosse barbe, et l'inscription 'Gloire au Jura' Cie I/24, 2e section.»

Vers le pacifisme

Dès sa jeunesse, où il a fréquenté l'Union chrétienne de jeunes gens et la Fédération montagnarde unioniste, sorte de club alpin chrétien qui était lié à cette dernière, Robert Jeanneret a été très influencé par le pasteur Paul Pettavel.[21]

Pendant la mobilisation, le Plt Robert Jeanneret est incontestablement un patriote, comme on a pu le constater. Il ne remet pas en cause l'armée suisse, mais certaines de ses pratiques qu'il juge stupides, ainsi que le manque d'humanité d'un certain nombre d'officiers. Sur ces points, il se montrera beaucoup plus incisif dans les articles qu'il écrira en 1918 dans *Le Jeune-Radical Indépendant*, organe d'un éphémère parti politique sorti du Parti radical.[22] Il dénoncera la «faillite de ce 'Drill-système' en Helvétie». Il montrera comment l'on avait réussi,

21 Paul Pettavel (1861–1934). Pasteur de l'Eglise indépendante à La Chaux-de-Fonds, il s'intéresse aussi aux questions sociales et rédige le périodique social-religieux L'essor. Chrétien, pacifiste, sympathisant du mouvement ouvrier et féministe, il joue un rôle de premier plan dans le canton de Neuchâtel, exerçant notamment une influence décisive sur les leaders socialistes Charles Naine, Ernest Paul Graber et Jules Humbert-Droz. D'après le Dictionnaire historique de la Suisse, http://www.hls-dhs-dss.ch (12.9.2016).

22 Sur le PJRI, voir Jeanneret, op. cit., pp. 97–119.

en quatre ans, à dégoûter une troupe et de jeunes officiers au départ bien disposés: «drill du matin au soir, même la nuit! Préparation au combat? Néant! mais grande vogue des excentricités d'Outre-Rhin: sonores claquements de talons! Hurlements diurnes et nocturnes des sentinelles! Relevés de garde n'en finissant plus, genre 'Unter den Linden', avec les clairons en plus! Dégoût du troupier automate.» Il décrira l'«inspectomanie aiguë» des grands chefs, les innombrables heures perdues à décrotter les chaussures, l'incurie des officiers médecins face aux ravages de la grippe. De tout cela, il rendra le général Wille directement responsable.[23]

Ce que Robert Jeanneret a pu voir du conflit, de loin, et ce qu'il a pu lire sur l'hécatombe de 1914–1918, lui ont donné l'horreur de la guerre. Stationné à Itingen et voyant les cerisiers en fleurs, il écrit dans son journal: «Quelle tristesse quand on songe qu'une si belle nature est si odieusement ensanglantée et profanée par les hommes, par la guerre!»

Après le conflit, il va s'enthousiasmer pour la fondation de la Société des Nations. Et surtout adhérer au pacifisme chrétien représenté par Leonhard Ragaz et son journal, les *Neue Wege*.[24] Il s'oriente sentimentalement vers la gauche. En 1918 ou 1919, lors d'une réunion bourgeoise, il s'oppose à la création d'une garde civique patriotique. Il s'opposera aussi à la prolongation des écoles de recrues. Dans les années trente, alors qu'il est devenu une personnalité locale respectée, les socialistes lui proposent même de devenir candidat indépendant à la mairie de Saint-Imier. Au procès de son frère Maurice Jeanneret- Minkine qui suit la fusillade de Genève du 9 novembre 1932, il apporte courageusement son soutien à celui-ci, qui est accusé de troubles à la paix publique, d'outrage au drapeau (qu'il a nommé la «panosse fédérale»), d'injure envers le corps des officiers et de diffamation envers le colonel Henri Guisan.[25] Dans le cadre de l'usine, c'est un patron social, qui instaure une modeste rente de vieillesse, avant la création de l'AVS, ainsi qu'une caisse paritaire constituant une ébauche de «deuxième pilier». Sans cesser par ailleurs d'être un patron horloger dynamique, inventif, faisant d'*Excelsior-Park* une entreprise prospère qui comptera jusqu'à 95 ouvriers et employés. On voit donc que cette période du service actif a été dans la vie de Robert Jeanneret une expérience décisive, qui déterminera certaines de ses orientations ultérieures.

En guise de conclusion

On a pu mesurer les limites mais aussi l'intérêt de ce document. Au fond, le regard du Plt Jeanneret sur la mobilisation de 1914–1918 – le talent littéraire en moins! – est celui de Fabrice del Dongo sur la bataille de Waterloo dans *La chartreuse de Parme* de Stendhal, des personnages de Tolstoï sur celle de Borodino dans *Guerre et Paix*, ou encore des moujiks russes en uniforme sur celle de Tannenberg dans *Août 14* de Soljenitsyne. Il est vrai que, comme officier même subalterne, l'auteur

23 Le Jeune-Radical Indépendant, 10 août 1918.

24 Leonhard Ragaz (1868–1945). Pasteur aux Grisons puis à Bâle. Professeur de théologie à l'Université de Zurich. Rédacteur des Neue Wege. Pacifiste et antimilitariste, Ragaz fut la plus grande figure du socialisme chrétien en Suisse. En 1935, il quitta le Parti socialiste qui venait d'accepter la défense nationale. Voir: Markus Mattmüller, Leonhard Ragaz und der religiöse Sozialismus, 2 tomes, Zürich 1957–1968.

25 Voir Jeanneret, op. cit., pp. 218–230.

de ce journal peut appréhender de manière un peu plus claire ce qui se passe autour de lui et dans le monde. Mais, en ce début du XXe siècle, tous les soldats suisses sont en mesure de lire la presse. Le point de vue de Robert Jeanneret, qui relève de la microhistoire, n'en reste pas moins celui de la base. Pour les pays belligérants de la Première Guerre mondiale, c'est ce regard des hommes du rang qui – après la publication d'innombrables mémoires de généraux et de responsables politiques – continue d'intéresser les historien-ne-s d'aujourd'hui.